

Sans légende poursuit sans faiblir la quête poétique de Jacques Morin. Le titre indique une volonté de vrai - il ne s'agit pas de raconter des histoires - mais il souligne aussi que le poème se passe de commentaire dans sa complexité simple. Deux pôles nets ici: l'intime et le monde: on vit aussi difficilement avec soi que dans la société et l'époque telles qu'elles sont.

Le cœur du livre est une longue suite de poèmes en vers libres sur une soixantaine de pages, l'ensemble étant divisé en quatre séquences d'inégale longueur mais centré sur une séparation qui ne passe pas. Le temps n'y fait rien, la poésie non plus: un mur dévorant. « j'écris à blanc (...)/ /la poésie se tient à cet extrême/à ce

bout ténu où la langue bégaié/quand le mot fin n'achève rien// (...) on a perdu le goût du rêve ». D'où l'abondance d'images autour de la rupture, de la réclusion et du mutisme: « une guerre de positions », « que dire que te dire », « j'ai perdu la parole », « chacun dans sa réserve », « chacun son rail » ... Quelques tentatives de dépassement échouent, comme si le temps amplifiait l'écart: « avant même d'avoir

frappé à ta porte (...) je rebrousse chemin au moment d'entrer (...) je ne sonne pas je m'en vais ». On ne saura pas qui est le « tu » ; on pense à une filiation rompue, mais le poème ne raconte rien sinon la blessure, le manque, la difficile « renonciation contre reniement », au point de s'interroger dans l'épuisement: « à quoi sert de renouer des liens(...) j'écris pour un fantôme ». Au bout, un dur constat triste: « on restera là! avec ça sur les bras/ dans une souffrance éberluée ».

A cette longue plongée dans une rupture intime mais sans emphase, on pourrait opposer la dernière partie du livre, Circonstancielle. La « feuille de route » est claire: « le travail consiste à écrire sur un fait d'actualité » en « faisant effort sur la

langue » et en gardant « la vérité de l'émotion ». Décentrement complet donc: le « je » s'efface et le poète devient témoin d'un monde proche ou lointain qui exclut les plus faibles. Là encore, la révolte ne flamboie pas; le ton est celui d'un constat qui se suffit à lui-même: « combien de naufrages/dans le silence des hommes », « soldatmortpourlafrance », « un sac sur tout le corps/une grille pour les yeux », « parler par le feu/tibet » ...

La force d'un livre peut se mesurer à sa capacité à serrer et tenir une tension: ici, se heurter à l'invivable, dedans comme dehors, et « veiller dans la nuit ».

A. Emaz